

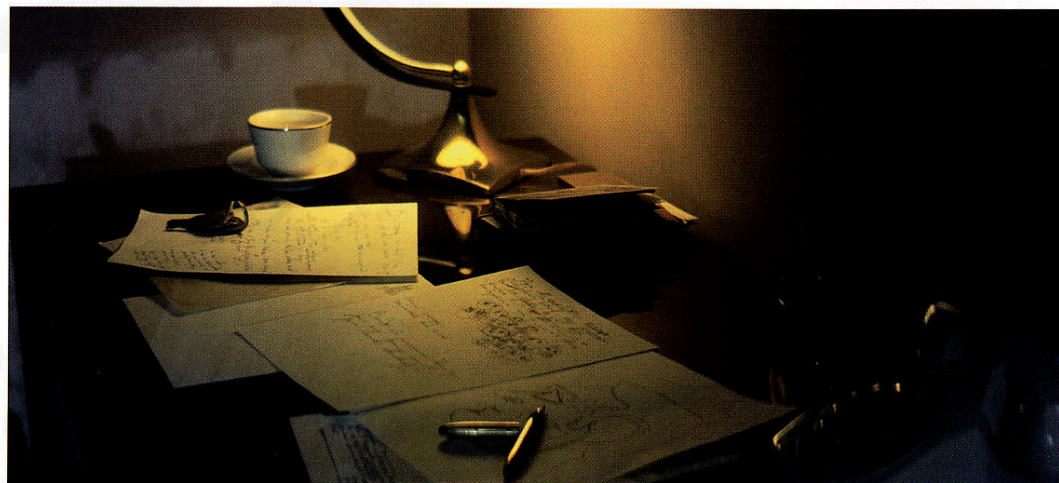
BÂLE

Philippe Parreno

Fondation Beyeler / 10 juin - 30 septembre 2012

Une flèche qui traverse de part en part la fondation : l'exposition de Philippe Parreno est de l'ordre de la fulgurance. Elle s'empare de tout le bâtiment de Renzo Piano, et lui insuffle une énergie aussi douce que fragile, palpable bien qu'invisible. Il faut être attentif dès les abords, et arrêter son regard sur l'étang qui vient miroiter devant la célèbre salle des *Nymphéas* de Monet : il semble nous murmurer un secret. Des ronds dans l'eau se propagent, onde bruisante et toujours changeante : l'artiste a placé là des haut-parleurs qui font frémir discrètement la surface, d'où sourd silencieusement le son d'un des deux films présentés dans les sous-sols du musée, intitulé *CHZ*. Une fois arrivé dans les tréfonds, c'est le son, cette fois bien réel, qui frappe d'abord. Tellurique, gravissime, il accompagne une courte ballade dans un jardin frappé d'une nuit continue : de ses plantes à sa terre, tout est d'un noir absolu.

Ce site a été composé au Portugal spécialement pour le film, par le paysagiste Bas Smet. Pour l'artiste, « il est comme une bête tapie dans l'ombre ». Une menace, qui saisit l'esprit et le corps. Même l'écran tremble : à la fin de la projection, on comprend pourquoi. Il s'allume alors au verso, révélant l'ombre des caissons de basse qui lui sont accolés, et le font frémir comme la chaleur d'un mirage. La machinerie se dévoile, selon un processus qui se reproduit bientôt dans la salle suivante. C'est alors un film d'or et de lumière qui commence. Antipodes des premiers instants. La suite d'un hôtel, des objets épars, nulle présence. Et soudain, une voix gracile d'enfant fatal. On ne tarde pas à reconnaître celle de Marilyn, qui donne son nom au film. Elle décrit ce luxueux intérieur, où son fantôme semble tourner en rond ; sa main écrit, sur du papier à en-tête. Elle est là, terriblement là, ressuscitée en un film qui, selon l'artiste, a pour tout objectif « de lui laisser enfin une chance, à cette image qui a tué la vie plus qu'elle n'en a produit. Lyotard a écrit dans les années 1980 qu'avec Marilyn, on s'était rendu compte pour la première fois que l'inconscient pouvait tuer ». Un instant, le film nous donne l'impression que cette assertion est fautive, tant l'actrice y est incarnée. Puis la caméra recule, et le simulacre encore une fois apparaît : c'est un robot aidé d'un logiciel d'apprentis-



sage de l'écriture qui tient la plume, c'est un ordinateur qui reproduit sa mélodie. Tout est faux, et encore une fois le sol tremble. Cette fragilité de la vie, comme de l'illusion, mais aussi notre capacité à y résister, sont au cœur de l'exposition qui révèle aussi les dessins préparatoires aux deux films. En s'éteignant, chaque film meurt un peu. Mais, pour contrer ce destin, l'artiste offre au public un dvd où les deux œuvres sont gravées : il ne peut être regardé qu'une fois, puis s'efface. Au visiteur de décider s'il préfère préserver ce souvenir virtuel, ou le ranimer une dernière fois.

Emmanuelle Lequeux

An arrow passing through the Foundation: this exhibition by Philippe Parreno is sudden and striking. It takes over the whole of Renzo Piano's building and instills an energy as gentle as it is fragile, as palpable as it is invisible. Attention is acquired from the very approach, where we must focus on the pond reflecting the light in front of Monet's famous *Water-Lilies*: it seems to be murmuring a secret. In fact, the artist has positioned speakers that make the surface gently ripple, quietly playing the sound from *CHZ*, one of the

two films shown in the museum basement. Inside, the first impression again comes from sound, but real, undeniable sound. Tellurian and deep, it accompanies a short walk in a garden of permanent night: from the plants to the earth, everything here is pitch-black.

The site was composed in Portugal specially for the film by landscape designer Bas Smet. For the artist, "he is like a beast hidden in the shadows": a threat, which compels both mind and body. But the screen trembles, and at the end of the showing we realize why. Lit up from behind, it reveals the subwoofers placed against it and that make it shimmer like a mirage. This revealing of the mechanics is reproduced in the next room, which shows a film of gold and light. Quite the antithesis of our sensations upon arrival. A hotel suite, scattered objects, but no presence. Then, suddenly, the graceful voice of an *enfant fatal*. We soon identify this as Marilyn, whose name is also that of the film. She describes the luxurious interior paced restlessly and vainly by her ghost. Her hand writes on headed notepaper. She is here, terribly present, revived in a film that, according to the artist, sets out simply to "at last give it a

chance, to this image that has killed life more than it has produced it. Lyotard wrote in the 1980s that with Marilyn we became aware for the first time that the unconscious could kill." For a moment, the film gives the impression that this assertion is false. The actress really does seem to be there.

But then the camera draws back and the simulacrum is once again evident: the pen is held by a robot assisted by software for learning writing, while the music comes from a computer. Everything is false, and once again the ground trembles. This fragility of life and illusion, but also our ability to resist it, are at the heart of this exhibition, which also features the preparatory drawings made for the two films. When films end, something of them dies. To offset this fate, the artist offers visitors a DVD containing the two works, but they erase after a single viewing. Visitors must decide whether they prefer to keep this virtual souvenir, or revive it one last time.

Emmanuelle Lequeux
Translation, C. Penwarden



Ci-dessus/above:
« Marilyn ». 2012. Arrêt sur image
(Court. Pilar Corrias Gallery)
Freeze-frame
Ci-contre/left:
« Opening Shot ». 2011
Encre sur deux feuilles de papier
à dessin. 21 x 58,5 cm. (Ph. H-G. Gaul)
Ink on two sheets of drawing paper